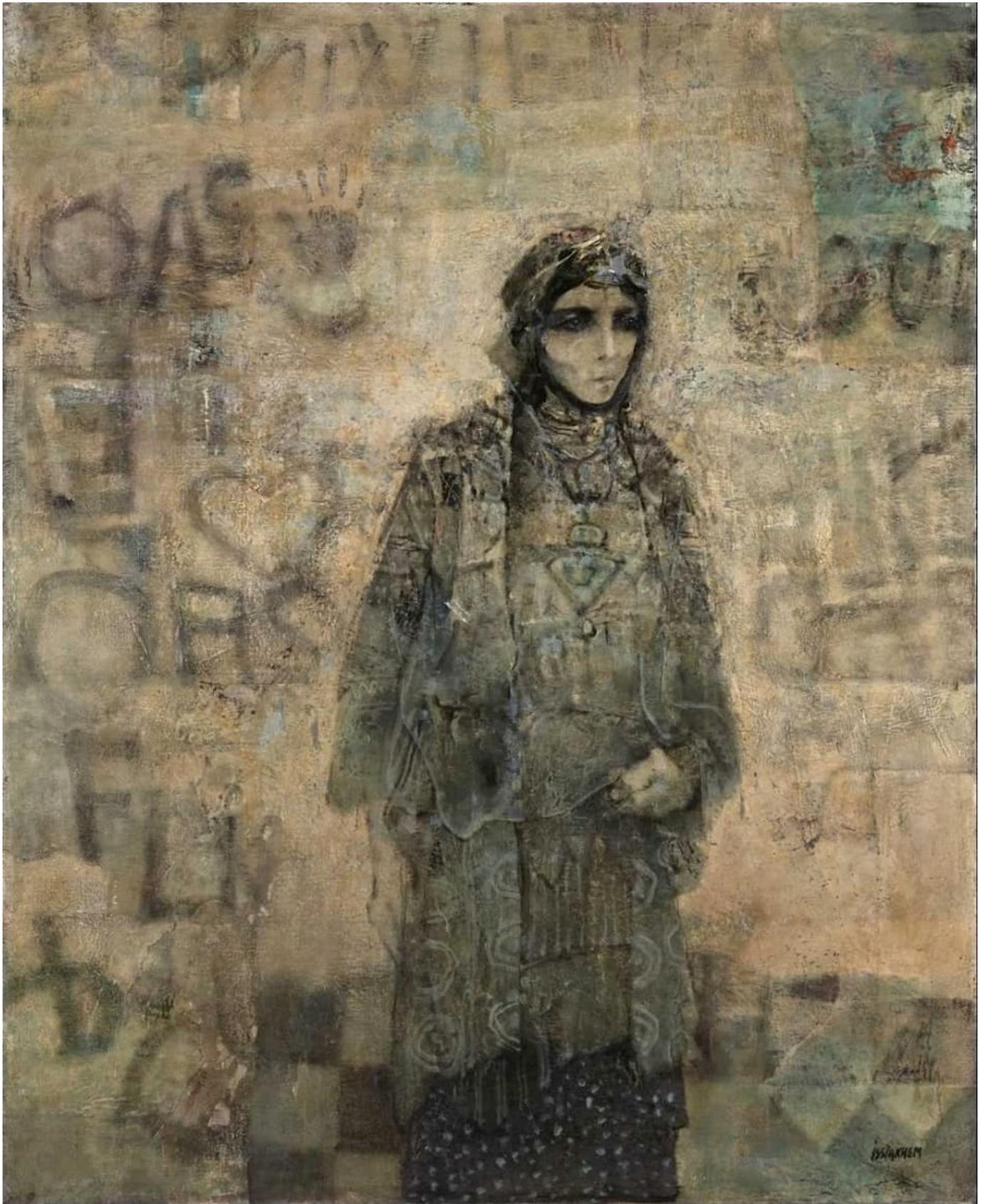


La onzième lettre d'information (2020): Lettre de la grande blessure.



Mohammed Issiakhem, *Femme et Mur*, 1977-78. Barjeel Art Foundation, Sharjah

Chers amis, chères amies,

Salutations du bureau du **Tricontinental: Institut de recherche sociale**.

Nous vivons une époque misérable. Les statistiques de privation et de mort sont effroyables. Beaucoup trop de personnes luttent contre la **faim** ; environ neuf millions d'entre elles meurent chaque année de complications dues à la malnutrition (un enfant meurt quelque part dans le monde toutes les dix secondes environ à cause de cela).

Beaucoup d'entre nous, journalistes et écrivains, sont devenus des actuels de la souffrance. L'humeur générale est au désespoir ; les conditions générales de vie sont dépouillées. La rhétorique de l'espoir ressemble moins à une inspiration qu'à une réprimande. Les forêts brûlent. Les misérables de la mer s'enfoncent dans la Méditerranée. Les corps des femmes apparaissent dans le désert de Chihuahua. Des voyous fascistes errent dans les rues de Delhi. Le fossé entre la rhétorique de l'espoir et la condition du désespoir est vaste. Il n'y a pas de pont entre eux. Nous vivons dans la blessure. Voici une lettre de cette blessure.

Partout où vous regardez, les nouvelles sont saisissantes. Les mots-clés du présent sont assez simples : COVID-19, crise financière, changement climatique, féminicide, xénophobie, et la résistance des politiciens néo-fascistes et des foules qu'ils appellent dans les rues. Il n'est pas nécessaire d'avoir une grande profondeur pour être terrifié par ce qui se passe alors que la grande blessure se répand sur la planète. La panique est une réaction naturelle, accélérée par la disparition générale des liens sociaux.

L'idée de liens sociaux ou même de société est si convaincante à notre époque. Il devient de plus en plus difficile de vivre la société de manière civile : le discours politique semble être sorti des égouts, et une compassion générale pour la souffrance semble s'être évaporée alors que les néo-fascistes propagent l'acier dur du machisme toxique. Ce n'est pas seulement un problème de classe politique – c'est un problème qui devrait être associé à l'érosion des institutions étatiques et sociales qui, autrement, rendraient la vie des individus plus riche. Si les gens ont du mal à trouver un emploi, si les emplois eux-mêmes sont plus stressants, si les temps de trajet augmentent, si les soins médicaux sont difficiles à obtenir, si les pensions se détériorent avant que les dépenses (y compris les impôts) n'augmentent et s'il devient de plus en plus difficile de faire face à la vie quotidienne – eh bien, il est facile de s'attendre à ce que les tempéraments s'effilochent, que la colère monte et qu'une misère sociale générale se manifeste.

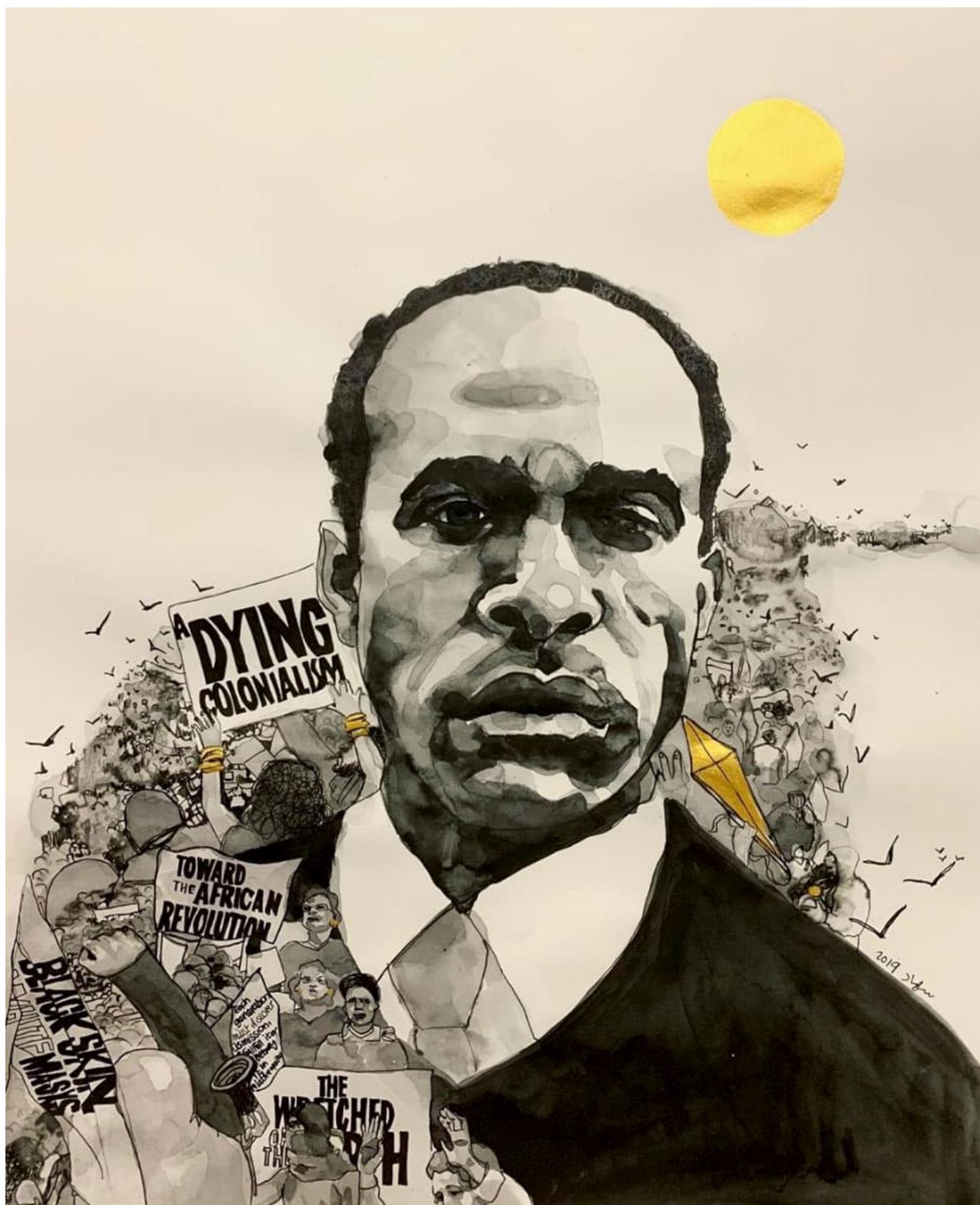
La civilité n'est pas seulement une question d'attitude. La civilité est aussi une question de ressources. Si nous utilisions notre considérable trésor social mondial pour nous assurer des moyens d'existence décents, pour assurer des soins médicaux et des soins aux personnes âgées, pour nous assurer que nous nous attaquons à nos problèmes urgents de manière collective, eh bien, alors il y aurait du temps libre pour se reposer entre amis, pour faire du bénévolat dans nos communautés, pour apprendre à se connaître, et pour être moins stressés et moins en colère. L'« espoir » n'est pas non plus un sentiment individuel ; il doit être produit par des personnes qui font des choses ensemble, qui construisent des communautés, qui luttent pour leurs valeurs.



L'idée de la « grande blessure » nous vient de Frantz Fanon, qui a écrit dans « La famille algérienne » (1959) que l'intellectuel révolutionnaire doit « regarder de plus près la réalité de l'Algérie ». Nous ne devons pas nous contenter de la survoler. Nous devons, au contraire, marcher pas à pas le long de la grande blessure infligée au sol algérien et au peuple algérien ». L'Algérie est en pleine lutte de libération nationale, elle mène contre les Français ce que Fanon appelle une « guerre hallucinatoire ». L'affirmation de la valeur de l'homme au sein de cette « grande blessure » s'est heurtée à une avalanche de violence coloniale. Notre blessure est tout aussi hallucinatoire, marquée par des formes de violence toujours plus sombres et l'urgence permanente de la lutte.

Du bureau de Johannesburg (Afrique du Sud) de Tricontinental : Institute for Social Research nous vient le Dossier n° 26 – « **Frantz Fanon: The Brightness of Metal** » (mars 2020). Ce dossier s'inspire des travaux de Fanon, ainsi que de ceux de ceux qui ont été influencés par lui et qui ont ensuite développé ses idées, pour produire l'une des meilleures brèves introductions à l'œuvre d'un penseur clé pour notre époque. L'une des idées les plus pressantes de Fanon est que l'intellectuel ne peut pas se contenter de sauter dans l'universel et

d'éviter la crasse des luttes quotidiennes ; « la vie de Fanon », note le dossier, « a été marquée par un mouvement permanent, courageux et militant vers le présent, et vers la spécificité des situations dans lesquelles il se trouvait ». L'émancipation de la misère de la blessure ne se fera pas automatiquement, car pour produire une nouvelle humanité, il faudrait ce que Hegel, dans sa Phénoménologie de l'esprit, avait appelé « le sérieux, la souffrance, la patience et le travail du négatif », autrement dit, pour Fanon, l'engagement dans les luttes de notre lieu et de notre temps.



Suhad Khatib, Frantz Fanon, encre sur papier, 18×24, 2019.

Comme l'a fait remarquer Fanon, chaque génération a son projet. Pour Fanon, ce projet était la lutte de

libération nationale, qu'il considérait comme une étape nécessaire vers un véritable internationalisme. C'est la raison pour laquelle Fanon, né en Martinique, a trouvé si facile de se glisser dans la lutte du peuple algérien ; il ne voyait pas la lutte en Algérie comme séparée de celle de tout le Tiers Monde. C'est au sein de la délégation algérienne qu'il s'est rendu pour la première fois au Ghana en décembre 1958 pour le Congrès populaire panafricain. C'est au Ghana qu'il a rencontré Kwame Nkrumah (Ghana), Julius Nyerere (Tanzanie), Sékou Touré (Guinée), et bien sûr Patrice Lumumba (Congo). Il a tenté de mobiliser le soutien du Ghana, de la Guinée et du Mali pour faire passer des armes en Algérie par la frontière sud de ce pays (en septembre 1960, Fanon a emprunté les anciennes voies commerciales du Mali vers l'Algérie pour tester l'itinéraire) ; et, lorsque Lumumba a été menacé au Congo en août 1960, Fanon a exhorté les membres du Congrès à envoyer une Légion africaine pour aider le gouvernement, ce qui n'a pas été fait. L'espoir de Fanon pour la décolonisation de l'Afrique et de l'ensemble du monde colonisé n'avait pas de frontière.

Lorsque Lumumba a été assassiné le 17 janvier 1961, Fanon a écrit une émouvante nécrologie à son intention. Pourquoi Lumumba a-t-il été tué ? Lumumba croyait en sa mission », écrivait Fanon – une mission pour libérer son peuple, pour s'assurer que son peuple ne vive plus dans la pauvreté et l'indignité, malgré les richesses du Congo. Il a été tué pour cette mission, une mission avec laquelle Fanon était entièrement d'accord. « Si Lumumba est sur le chemin, Lumumba disparaît », a écrit Fanon. Être vivant, a-t-il indiqué, c'est se lancer dans une telle mission, se joindre aux luttes qui s'annoncent et qui créeront l'émancipation. Ils ont tué Lumumba en 1961, mais « personne ne connaît le nom du prochain Lumumba », a écrit Fanon avec réalisme et optimisme. La nécessité de la lutte allait produire un autre mouvement, avec ses propres dirigeants ; c'était inévitable. L'espoir existe dans cette inévitabilité.



Le 5 mars, à la Forge de Braamfontein – le quartier étudiant animé de Johannesburg – Dossier n°. 26 a été lancé lors d'un colloque sur la philosophie et l'influence de Fanon. Des militants de base, des syndicalistes, des artistes, des étudiants et des universitaires, dont des personnalités comme l'éminent philosophe Mabogo P. More et le « Rebel Bishop », Rubin Phillip, ont participé à ce rassemblement. Nigel Gibson, Lewis Gordon, Michael Neocosmos et Zikhona Valela, éminents spécialistes de Fanon, ont parlé du travail de Fanon en tant qu'enseignant, clinicien et théoricien. Ils ont abordé la question de la praxis dans le contexte de la crise de l'après-colonie ; leur attention s'est portée sur les questions d'organisation et de résistance à partir de la grande blessure. Dans des moments comme celui-ci, l'espoir radical fleurit et les idées émancipatrices, forgées dans le vortex de la lutte, prennent l'éclat du métal.



Claudia Jones est née dix ans avant Fanon à Port of Spain (Trinité-et-Tobago). Jones a émigré avec ses parents aux États-Unis ; là, au milieu de la campagne pour sauver les accusés de Scottsboro en 1936, Jones est devenue communiste. Membre du Parti communiste des États-Unis (CPUSA), Jones sera déportée au Royaume-Uni en 1955 (où elle a contribué à la fondation du carnaval de Notting Hill). Jones a voyagé dans le monde entier, en URSS et en Chine certainement, mais aussi pour assister aux réunions de la Fédération démocratique internationale des femmes (y compris à la réunion de 1952 à Copenhague).

En 1949, Jones a publié un **essai** dans la revue théorique Political Affairs de la CPUSA, « An End to the Neglect of the Problems of the Negro Woman ». Cet essai aborde directement la question du racisme et de son indignité. Dans son essai, Jones utilise plusieurs fois le mot « particulier ». Elle dit que l'oppression est le lot de beaucoup de gens, ou que l'exploitation frappe le travailleur noir, mais elle souligne ensuite que le système pénalise « particulièrement » les travailleuses noires, avec une « sévérité particulière ». Cette « sévérité particulière » est son intérêt, ce qui signifie que toute analyse de l'émancipation doit être profondément

marquée par l'évaluation spécifique des hiérarchies de l'oppression, et qu'elle doit tenir compte de la logique spécifique de chacune de ces couches (ou « strate », comme elle le dit) ; que la « particularité » de l'oppression insiste sur le fait que non seulement la classe doit être prise au sérieux, non seulement la race doit être prise au sérieux, mais que le genre doit être au cœur de l'analyse et de la pratique qui en ressort (comme nous le soulignons dans l'étude du Tricontinental : Institut de recherche sociale intitulée *Feminist Studies #1*).

Avec cette spécificité analytique, les femmes noires du monde entier sont, pour Jones, à l'avant-garde de toute lutte contre le capitalisme. La spécificité et la « gravité particulière » de la condition des femmes noires doivent être prises au sérieux, écrit Jones, et non pas pour isoler les femmes noires des luttes plus larges ; le fait est, note-t-elle, que si la cause des femmes noires est « promue », alors elle prendra sa « place légitime » dans la « direction prolétarienne du mouvement de libération nationale et, par sa participation active, contribuera à l'ensemble de la classe ouvrière américaine, dont la mission historique est l'accomplissement d'une Amérique socialiste – la garantie finale et complète de l'émancipation de la femme ». Le mot clé ici est « leadership ».

En relisant Jones, je l'imagine rencontrer Fanon lors de l'une de ces réunions internationales – peut-être à Tachkent ou à Beyrouth – et discuter de leurs théories révolutionnaires ; je les imagine, deux radicaux des Caraïbes, en train de discuter du « léger étirement » de Marx, comme Fanon l'a écrit dans ses dernières années. Il est normal que Fanon ait été enterré en Algérie, et que Jones ait été enterré à la gauche de Marx au cimetière de Highgate à Londres. Ces deux intellectuels remarquables insistent pour que les intellectuels participent aux grands projets de leur époque, qu'ils soient précis sur les particularités de l'oppression et qu'ils nous aident à trouver notre chemin pour sortir de la grande blessure.

Cordialement,

Vijay.

**Traduit par Alexandre Bovey.*